

ESPÉRA

BIBLIOTHÈQUE
DE LA
GUERRE
MUSEE

6^e BUREAU

Geprati
47
Stalag VJ

ORGANE DE LIAISON
DES PRISONNIERS DU TALAG VC

N° 15

MARS 1943

NOTRE AMBASSADEUR . . .



Entré le 19.6
N° 252
Classement

. . . SON EXCELLENCE GEORGES SCAPINI
LIEN VIVANT ENTRE LA FRANCE CAPTIVE
ET LE MARÉCHAL

H°E 1071 B3

LE MARÉCHAL PÉTAIN

A REÇU NOTRE CAMARADE ANDRÉ-MASSON

Fin janvier, notre camarade André-Masson a eu l'honneur d'être longuement reçu à Vichy par le Maréchal Pétain.

De cette première réception, le nouveau Commissaire général des Prisonniers de guerre a gardé un souvenir impérissable. Aussi a-t-il voulu faire partager à ses camarades prisonniers, toute l'émotion qu'il a ressentie en approchant le Chef de l'Etat.

Il l'a fait en de nobles paroles, qu'a recueillies le journal « Toute la France », et qui ne manqueront pas de trouver dans les camps un écho des plus favorables.

« Espoir » qui demeure « son » journal tient, lui aussi, à porter à la connaissance de nos camarades du Stalag l'émouvante déclaration de celui qui a voué toute son inlassable activité à notre grande cause :

— « Quelles paroles trouver, pour traduire sans les déformer les sentiments exaltants qui bouleversent mon cœur depuis que j'ai eu l'honneur de me trouver en présence du Maréchal.

Pendant trente mois, la pensée qu'il incarne la France avait été la lumière et l'espoir de ma vie de prisonnier, et voici que mes vœux les plus ambitieux qui étaient d'avoir un jour l'insigne faveur de l'approcher, de l'entendre, de lui parler peut-être, pour lui dire notre respect, notre vénération, notre reconnaissance à tous, se trouvaient réalisés, dépassés, par l'accueil simple et grand de celui dont le nom seul évoque, pour chacun des exilés des camps, l'image de la Patrie lointaine, passionnément aimée.

Et c'est bien l'image de la France nouvelle, rayonnante de noblesse et de vie, qui m'est apparue à Vichy tandis que le Chef de l'Etat voulait bien s'informer auprès de moi des misères, des souffrances des prisonniers, me dire la confiance et l'affection qu'il leur porte en raison de leur courage et de leur fidélité, me donner à tout moment des marques inoubliables de sollicitude pour ces soldats, devenus par leur dignité dans l'épreuve, ses enfants de prédilection.

En écoutant cette voix qui nous guide et qui nous fixe notre devoir, je sentais peser plus lourdement la charge des responsabilités qu'il a bien voulu me confier, mais je sentais aussi naître et s'épanouir en moi des forces nouvelles d'une qualité rare, capables d'affronter toutes les tâches, de vaincre toutes les difficultés.

Spontanément, du fond de leurs Kommandos et de leurs camps, les prisonniers se sont voués « au service du Maréchal », s'engageant par ces simples mots à une discipline rigoureuse comme à un effort sans défaillance par le don total d'eux-mêmes à la plus haute des causes qui est celle du salut de la France.

Le Maréchal ne mesure à ceux qui rentrent ni sa confiance, ni son affection.

Nous aurons à cœur de lui montrer qu'en retrouvant la France, les prisonniers, fidèles à l'esprit des camps, n'ont d'autre ambition que de se mettre effectivement, par leur dévouement à sa personne, par leur ardeur à se consacrer aux missions qu'il leur donne, AU SERVICE DU MARÉCHAL.

VIVRE POUR LA FRANCE

Monsieur ventripotent, portant bécsicles, chapeau melon et gants beurre frais, tel était le portrait du bourgeois français qui courut le monde. Était-ce parce que des politiciens de notre Pays se faisaient à l'étranger de mauvais ambassadeurs de la cause française qu'il fallait automatiquement en déduire que le Français était un pantouflard habitué à une douce quiétude dans un appartement confortable ? Était-ce parce que certains bourgeois de chez nous clamaient bien haut leur mépris de l'action — mépris qui, au demeurant, n'était que peur intense — qu'il fallait généraliser aussitôt et en tirer hâtivement des conclusions ? Était-ce aussi parce que la France d'avant-guerre vivait au jour le jour, s'abandonnant à une politique de facilité et de bien-être fallacieux, qu'il fallait immédiatement se persuader qu'il en avait toujours été ainsi et que notre peuple n'avait jamais connu ni le risque, ni l'effort ?

C'est là, bien mal connaître la France. Peut-on trouver une Nation qui, mieux qu'elle, se soit révélée dans le passé plus opposée à un système bourgeois ? La France n'a-t-elle pas été par excellence le Pays du risque ?

Aux troubles extérieurs menaçant fréquemment notre sécurité, sont venus souvent s'ajouter des troubles intérieurs contre lesquels il a fallu défendre l'unité française ; des luttes fratricides faisaient couler le sang français, mais à chaque fois le sens national finissait par l'emporter. Certains parlaient de miracles qui, au moment propice, sauvaient le Pays !

Mais aujourd'hui, dans les graves circonstances que traverse la France, il ne s'agit plus de miracles. D'ailleurs, l'avènement possible d'un miracle ne peut redonner espoir qu'aux faibles. Les forts n'attendent rien de ce côté ; ils savent que seules la volonté et l'union sont capables de redresser les situations les plus compromises.

Et nous voulons être des forts qui sachent conserver en eux, le goût de l'effort et du risque, ces deux flourons du caractère français.

Par esprit d'aventure, par témérité, par idéal, par sentiment qu'une mission française dans le monde avait sa valeur, de folles entreprises ont été tentées. Les croisades ont imposé le renom de la chevalerie française dans les pays arabes, les bâtisseurs de cathédrales ont manifesté hardiment leur audace ; de Brazza a, par sa ténacité, pacifiquement conquis le Congo.

A ces exemples peuvent s'en ajouter d'autres ; ils sont nombreux, jalonnant notre long passé chargé de gloire. Mais

ce qui s'en dégage avec une force émouvante, c'est ce goût du risque, qui toujours a présidé à ces grandes manifestations du génie français.

Et ce goût du risque, nous nous devons de le développer en nous, malgré l'exil, malgré les barbelés des camps, malgré notre sort de prisonniers, car c'est au retour qu'il nous sera donné d'en mesurer toute la valeur.

Des difficultés nous attendent et qui doivent être surmontées. Une terre civilisée, avec ses manies, ses habitudes, ses hésitations, ses égoïsmes, est plus difficile à conquérir qu'une jungle peuplée de bêtes sauvages et hérissée de broussailles touffues.

Et les Prisonniers ont à reconquérir la France. Une France qu'ils ont laissée blessée et meurtrie, une France qui cependant veut revivre, mais que certains Français s'acharnent à vouloir laisser mourir.

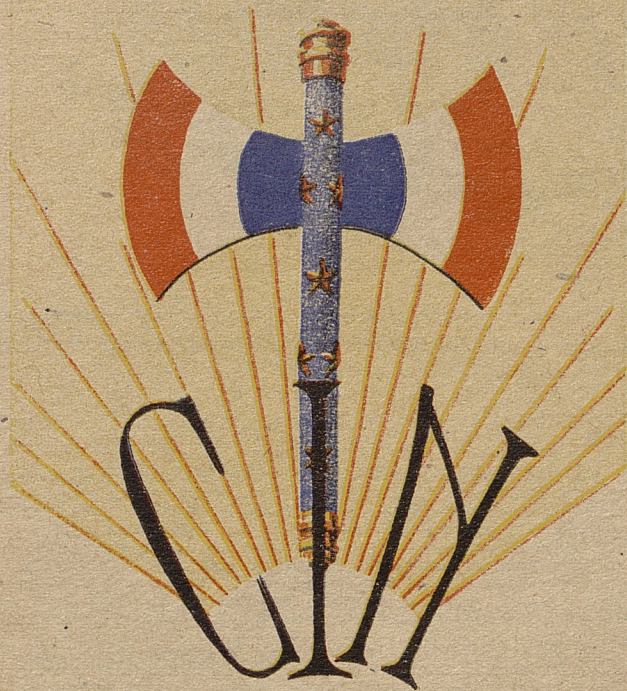
Les Prisonniers veulent la France, mais ils la veulent à l'image de son passé ; pour cela il leur faudra réaliser en eux une image vraie de notre Pays, ce Pays qui ne vaudra que ce que vaudra individuellement chacun de ses membres. À un avant-guerre d'abandon cachant ses tares physiques et morales sous une prospérité factice et mensongère, les prisonniers imposeront dans leur volonté inébranlable de redressement un après-guerre d'effort journalier qui les fortifiera contre l'incertitude déprimante de l'avenir.

C'est à cette tâche que nous devons nous atteler avec la ferme volonté d'aboutir. Mais cette volonté, qui se développera encore au cours de la lutte que nous soutiendrons, ne s'épanouira pleinement que le jour où, chacun d'entre nous, aura vraiment appris à aimer la France. N'y avons-nous pas tous beaucoup plus vécu en hôtes qu'en enfants d'une grande et même famille ? Pourtant, tout chez elle ne mérite-t-il pas notre amour ? Ne nous sentons-nous pas solidement attachés à ses vallons, à ses montagnes, à ses plaines, à ses clochers, à ses fleurs, à son soleil ? Ne sommes-nous pas liés indéfectiblement aux vieilles traditions de notre race ? Et le respect de la tradition, n'est-ce pas un hymne à la vie ?

C'est parce que nous serons restés de longs mois loin de la terre natale, que nous aurons souffert, plus que beaucoup d'autres, que nous aurons accumulé en nous une réserve puissante de force et d'action, que nous voudrions vivre intensément à notre retour, vivre en redécouvrant notre Pays, en retrouvant le sens de ses beautés et de ses richesses...

Et de tout notre cœur, nous vivrons pour la France !
Robert-Louis MARCHAND.

CHRONIQUE DU C.I.N.



« Rappelez-vous surtout que vous êtes des hommes, les hommes d'une vieille et glorieuse nation. Ressaisissez-vous, chassez vos alarmes. Venez à moi avec confiance. Tous unis, nous sortirons de la nuit où nous a plongés l'affreuse aventure. »

Nous sommes heureux de vous annoncer qu'à l'avenir un représentant du C.I.N. accompagnera l'orchestre dans ses déplacements, et nous tenons à profiter de l'occasion que nous offre le journal pour en remercier publiquement notre camarade Payrau. Deux fois déjà, nous avons pu visiter ainsi plusieurs Kommandos, dire à vos hommes de confiance et quelques-uns d'entre vous le désir que nous avons de voir se réaliser, toujours plus étroite, la liaison entre vous et nous. Cette condition est absolument nécessaire pour, qu'ensemble, au service du Maréchal et dans son esprit, nous puissions travailler à garder le contact avec notre Patrie et nous préparer à la tâche qui nous est réservée par le Chef de l'Etat, dans le cadre et pour l'accomplissement de la Révolution Nationale.

Nous voulons également marquer notre joie devant l'abondance du courrier arrivé des Kommandos. Nous vous répondrons toujours avec le plus grand plaisir. Si, parfois, nous tardons un peu, n'en concluez pas que nous vous oublions, mais très simplement que nous attendons une documentation de France pour vous répondre avec précision.

Nous attendons aussi, d'ailleurs, une grosse quantité d'insignes avant de pouvoir donner complète satisfaction aux multiples demandes qui nous parviennent. N'hésitez pas, cependant, à nous envoyer vos commandes.

L'activité de nos sections se poursuit en s'accroissant. Dans le cadre professionnel ont été, sont et seront étudiés les corporatismes étrangers, les grandes idées sociales des Messages, la Charte du Travail, etc... De leur côté, les agriculteurs ont tenu des réunions extrêmement intéressantes, très vivantes, dont vous trouverez un compte rendu dans cette page.

Dans notre « Maison de France », illustrant la série des conférences si applaudies de notre camarade Robert Orsier, une très belle exposition témoigne de la vitalité de la section « Empire ». De grands panneaux, ornés de photographies artistiques judicieusement choisies, aux titres suggestifs : « Ceux qui ont fait l'Empire — les Soldats — les Colons — les Missionnaires — les Médecins — les Administrateurs — le temps de l'Influence et du Rayonnement Français » attirent et retiennent. De brefs, mais éloquentes commentaires en soulignent l'importance, et nombreux sont les camarades qui s'arrêtent, regardent, lisent, puis méditent... Et le 28 janvier, devant une assistance nombreuse et recueillie, le conférencier reprenait la parole et présentait « l'esprit de l'Empire ».

Après nous avoir parlé des causes de la colonisation moderne qui, selon lui, sont ou d'ordre spirituel, à l'origine (évangélisation, propagation de la foi), ou d'ordre matériel (domination, exploitation), il nous promène dans le temps. Nous suivons avec lui la lente évolution de l'idée de colonisation allant de la simple domination à l'association, et nous comprenons mieux alors ce que sont : colonies, protectorats, colonies semi-émancipées, colonies émancipées. Orsier nous prouve l'importance des Colonies par le prestige qui en rejaillit sur la Patrie, d'une part, par la multiplicité de leurs ressources, d'autre part ; les temps que nous vivons en soulignent assez l'importance. Puis il nous dit encore les travaux accomplis et trop souvent ignorés (la presse réservant ses colonnes aux récits d'autres exploits). Chemin de fer Trans-indochinois, Sansanding (barrage du Niger), etc. Il reste beaucoup à faire et, terminant, il souhaite que la jeunesse de France se tourne vers les colonies, se prépare à goûter la vie rude mais captivante, aux joies pures, du soldat ou du colon. La France, conclut-il en vibrant, peut avec fierté regarder son Empire dont le Maréchal a dit qu'il était le « plus beau fleuron de la couronne française » et y puiser un renouveau de Force et d'Espoir. Marcel BOUDET.

SECTION AGRICOLE

Une section agricole est née avec la nouvelle année. Nous sommes quelques paysans qui avons pris l'initiative de faire quelque chose. Il était tout de même temps. Vers la fin décembre, à trois ou quatre terriens, nous nous sommes mis à l'œuvre et avons créé une section agricole composée de vrais paysans ou artisans ruraux. Voilà un mois et demi qu'elle vit et grandit. Chaque jeudi, une réunion a lieu. Une question morale y est étudiée, puis une question pratique. Quand ce petit groupe d'étude a mis plusieurs choses au point, tous les agriculteurs du Camp sont invités à venir écouter ses communications détaillées, et à discuter.

Quelle satisfaction quand nous avons étudié la nouvelle organisation paysanne — loi du 2 décembre 1940 (J.O. du 7 décembre), modifiée le 16 décembre 1942. Les paysans ont leurs places au gouvernement. Fermiers, métayers, artisans, domestiques sont représentés au Conseil national corporatif et, de vive voix, peuvent présenter leurs vœux, signaler leurs besoins. La loi du 21 novembre 1940 encourageant l'habitat rural, la loi du 29 juillet 1940 sur les dévolutions successorales, les allocations familiales, etc... beaucoup de lois nouvelles sont à notre portée. Il nous est utile de les connaître. Comment pourrions-nous ne pas le faire, d'autant plus que cela ne dépend que de nous ? Serions-nous incapables d'un si petit effort ? Manuellement nous avons l'habitude d'en faire et des plus grands ; intellectuellement nous ne l'avons guère. Le Maréchal nous montre le chemin, nous donne les lignes à suivre ; à nous d'y répondre. Nous avons vécu isolés, nous n'avons plus le droit de l'être. Nous avons eu un esprit égoïste, individualiste, chassons tout cela de notre cœur. Faisons place à l'union. Serions-nous inférieurs aux autres parce qu'agriculteurs ? Non, pas de fausse humilité. Sachons occuper les places qui nous sont offertes dans la société. Camarades paysans prisonniers, une organisation nouvelle se présente à nous, il faut que nous lui apportions un esprit nouveau. Nous n'avons plus à rester isolés, à limiter nos relations à ceux qui nous entourent, mais les étendre à l'Union des paysans de France. C'est là le chemin qui nous est tracé. Ceux qui se sont moqués de nous ont très bien su se servir de notre désunion. Nous aurons besoin de travailler manuellement, mais encore plus moralement et intellectuellement. Nous n'aurons plus aucune raison d'être craintifs, puisque nous aurons à parler d'égal à égal, à un paysan comme nous qui sera notre porte-parole au Gouvernement. Tâchons de nous comprendre, de nous aider, de nous aimer les uns les autres, d'être sincères les uns à l'égard des autres. L'organisation paysanne nouvelle vaudra ce que nous la ferons.

Écoutez le Maréchal dans son Message aux Paysans, prononcé le 20 avril 1941 à Pau : « Paysans, mes amis, dit-il, je vous fais confiance et je compte sur vous pour m'aider à relever le Pays. » Serions-nous capables de tromper la confiance d'un si grand chef, qui a fait don de sa personne pour sauver le Pays ? Répondrions-nous par l'incrédulité de cette confiance ? Non, les Paysans français sont plus fiers et plus dignes. Ils ont toujours pris une large part au salut du Pays, que ce soit à leur terre, sur les champs de bataille, ou dans les Camps de prisonniers où ils sont les plus nombreux. En notre absence, nos femmes ont pris dans l'exploitation nos places vides. Monsieur le Maréchal, par notre travail, vous ne pourrez être déçu. Vous avez donné à la paysannerie la juste place qui lui était depuis longtemps refusée dans la nation. La loi du 2 décembre 1940 rassemble toutes les forces rurales de la nation française. Y refusons-nous notre cœur ? Non, nous suivrons ces grandes lignes qui nous sont tracées sans regarder en arrière. Nous avons souffert d'un grand mal matériel, quand la France aura retrouvé son calme, nous aurons la possibilité d'y remédier. Un mal nous opprimait davantage encore, qui était un mal moral. Il dépend de chacun de nous d'en trouver le remède en chassant de son cœur l'individualisme, l'égoïsme, la haine, et d'y faire place à l'amour et à l'union. Comment refaire la société si chacun ne commence pas par se refaire soi-même ? L'homme est un être social, il se développe au contact des autres.

Camarades paysans des Kommandos, écrivez-nous, et dans la mesure de notre possible, nous nous ferons un plaisir de vous donner tous les renseignements demandés.

LOUIS AUGROS.

L'homme de Confiance vous parle

Je prie les Hommes de Confiance de lire attentivement les renseignements rappelés ci-dessous, de consulter ces informations avant de m'écrire, car étant donné l'importance du courrier, je suis dans l'impossibilité matérielle de répondre quotidiennement à toutes les demandes qui me parviennent ; celles qui concerneront les questions ci-dessous traitées seront négligées.

ARGENT. — I. *Virements de fonds* déposés en compte à la Kommandantur. —

II. *Envois de fonds en France* — Doivent être établis sur imprimés réservés à cet effet. A la demande des Autorités Françaises, un P. G. ne peut envoyer des fonds que tous les deux mois : minimum 50 RM, maximum 180 RM.

Libeller très clairement l'adresse du destinataire.

III. *Réclamations* concernant des salaires. Indiquez dans ce cas le Kommando où vous vous trouviez à l'époque et les dates exactes des journées pendant lesquelles vous avez travaillé et pour lesquelles vous n'avez pas été payé. Pour les opérations I, II, III, vos demandes doivent être remises au Kommando-Führer, pour transmission à : Devisen-Abteilung, Kommandantur Stalag V.C. Offenburg. — IV. *Mandats non parvenus* dans un délai de trois mois. Le destinataire doit s'adresser à : Direction du Service des Prisonniers de Guerre, Sous-Direction de Paris, Service des Transferts de fonds, 231, boulevard Saint-Germain, Paris.

ACTES. — *Mariage, procuration, pouvoir, plainte, etc...* Tous les actes doivent être rédigés à l'encre. Ils doivent être complétés, datés par les intéressés qui indiqueront leur formation militaire sous leur signature. Les contreseings sont faits par deux sous-officiers du Camp. Toutes ces pièces doivent passer par l'Homme de Confiance du Stalag pour légalisation de la signature.

ACCIDENTS. — Lorsque l'accident présente un certain degré de gravité risquant d'entraîner des conséquences, vous devez demander au Kommando-Führer d'adresser au plus tôt un rapport à Monsieur le Colonel, Commandant le Stalag V.C. Avant votre sortie de l'hôpital, réclamez au médecin traitant un certificat d'origine de blessure.

CANTINE ET TABAC PAYANT. — Toutes les commandes et réclamations doivent être adressées par le Kommando-Führer à Kantinen-Verwaltung, Stalag VC, Offenburg.

CHANGEMENTS DE KOMMANDO. — Ne sont autorisés que pour raison de santé et à la suite d'une visite médicale.

COLIS PETAÏN. — *Différences.* Demandez au Kommando-Führer de déposer une réclamation à l'administration des Chemins de fer. — *Embattages.* A réexpédier dans les plus brefs délais. — *Accusés de réception.* Signés par l'Homme de Confiance du Kommando qui indiquera ses nom, prénoms et numéro. Mentionner sur cette pièce les besoins en biscuits.

CONGES DES SOUS-OFFICIERS. — En réponse aux nombreuses demandes qui nous sont adressées, les autorités allemandes nous font savoir que les congés de fin de contrat actuellement accordés, au bout du sixième mois de travail, sont d'une durée de 15 jours. La demande doit être adressée au Service de l'Arbeitsinsatz par l'intermédiaire de l'Homme de Confiance, à l'expiration du cinquième mois de travail. Un congé de quatre semaines peut être accordé aux Sous-Officiers qui ont travaillé jusqu'à ce jour sans repos.

COURS. — Dans les Kommandos où il existe une activité intellectuelle quelconque sous la direction d'un responsable — instituteur ou non — les Hommes de Confiance voudront bien m'adresser un bref rapport me faisant part de leurs désirs à ce sujet.

CORRESPONDANCE. — Les lettres adressées à l'Homme de Confiance doivent être écrites sur papier libre. Les lettres recommandées sont formellement interdites. — *Frères prisonniers.* Il est accordé une carte mensuelle par frère prisonnier, sous réserve d'en apporter la preuve. Il n'est pas accordé de courrier supplémentaire pour correspondre avec les femmes, frères ou autres parents travaillant en Allemagne.

CULTE. — Les demandes concernant les Offices doivent être adressées aux Capitaines Commandant les Compagnies ou au Service Betreuung, Kommandantur, Stalag V.C.

ENGAGEMENTS. — Tous les engagements, de quelque nature qu'ils soient, apporteraient à notre situation de prisonniers de guerre une modification que les autorités allemandes jugent inacceptable. En conséquence, inutile d'écrire pour contracter un engagement civil ou militaire quelconque.

LOISIRS. — Les Kommandos qui engagent des dépenses ressortant à ce chapitre devront en supporter la charge. Les achats sont effectués sous le contrôle du Kommando-Führer.

MISSION SCAPINI. — M'adresser toute la correspondance qui doit obligatoirement passer par mes services pour transmission.

NECESSITEUX. — *Ayant de la famille.* Adressez vos étiquettes à votre famille qui peut solliciter les Comités d'Assistance aux Prisonniers de Guerre. — *N'ayant pas de famille.* — Envoyez au Comité départemental d'Assistance aux Prisonniers de Guerre de votre département d'origine (naissance ou résidence à la mobilisation, au choix) une étiquette et une carte indiquant vos nom, prénoms, date et lieu de naissance, adresse à la mobilisation, nom et adresse de l'employeur, nom et adresse de l'œuvre qui a précédemment fourni des colis, grade et corps d'affectation.

OBJETS SAISIS lors de l'entrée en Allemagne. — Ces objets ont fait l'objet d'une redistribution par les autorités allemandes. Les appareils photo, chevalières et papiers officiels seront restitués à la libération.

RECLASSEMENT DES MILITAIRES DE CARRIERE (Communiqué officiel n° 105 de la Direction du Service des Prisonniers de Guerre, 17. 12. 42). — Des mesures sont prises, dès maintenant, en vue de leur reclassement professionnel dans la vie civile. Il sera tenu compte des titres, aptitudes et désirs dans toute la mesure du possible.

RELEVE. — Actuellement les demandes doivent être adressées à la Kommandantur Stalag V.C. Le mot « *Relève* » doit être inscrit en gros caractères en haut et à gauche de votre lettre qui ne sera transmise que si elle est accompagnée de tous les certificats officiels ; sans documents complets, votre demande demeurera sans suite. Les Kommando-Führer ont reçu des ordres dans ce sens.

SANITAIRES. — Les sanitaires reconnus par les autorités françaises doivent attendre la reconnaissance des autorités allemandes qui adresseront l'avis officiel directement à l'intéressé. Aucune démarche n'est à faire par le Prisonnier.

SOINS DENTAIRES. — Les soins donnés par un dentiste civil (extraction et pansements provisoires) sont, en principe, gratuits, contre bon donné par le Kommando-Führer (Zivilüberweisungsschein). Pour les appareils de prothèse, le formulaire imprimé fourni par le Kommando-Führer (Ueberweisungsschein für Zahnersatz) est libellé par le dentiste civil qui mentionnera le prix total de l'appareil. Ce devis sera envoyé à Monsieur le Lagerarzt, Kommandantur, Stalag VC.

SOLDE - ALLOCATION. — *Solde.* Pour toucher la délégation de solde, l'épouse, ou à défaut, descendants ou ascendants, doivent adresser leur demande au Commandant du Centre d'Administration Territorial de leur résidence, en indiquant vos nom, prénoms, grade, date de naissance, classe de recrutement, date d'incorporation, durée du service militaire, Corps au moment de la prise. — *Délégation familiale* (anciennement allocation). Doit être demandée à la Mairie par la famille.

TRAVAIL. — *Durée.* Egale à celle des ouvriers allemands. — *Salaires.* Le salaire journalier est de 70 pfennigs, les employeurs ayant toute latitude pour octroyer les suppléments qu'ils jugent utiles.

TRAVAILLEURS CIVILS EN ALLEMAGNE. — *Femmes de prisonniers de guerre* désirant travailler avec leur mari : 1° La femme est encore en France : Elle seule doit faire les démarches ; le mari recevant simplement une demande d'autorisation qu'il doit signer et retourner. 2° La femme est en Allemagne : Elle doit adresser sa demande au service local de l'Arbeitsinsatz par l'intermédiaire de son employeur. Le prisonnier n'a aucune démarche à faire. — *Parents.* Les visites doivent être demandées par le parent et adressées à Monsieur le Colonel Commandant le Stalag VC.

VETEMENTS PERSONNELS. — Nous vous rappelons que les vêtements reçus dans les colis familiaux, ainsi que ceux provenant de nos envois de la Croix-Rouge, doivent être portés sur la « Bekleidungskarte » par le Kommando-Führer aux endroits réservés à cet effet. Ils ne sauraient vous être retirés en aucun cas. Les Kommando-Führer ont reçu des ordres en ce sens.

NORD-AFRICAÏNS. — Adresser votre correspondance par l'intermédiaire de l'Hôtel Cécil à Vichy (Allier).

Antony PAYRAU.

NOTRE ŒUVRE D'ASSISTANCE

Le Bureau de l'Œuvre vous présente le bilan des opérations du mois de décembre 1942 :

Recettes :	Versements des Kommandos.....	2.783,77
	Vente d'Espoir au Camp	912,00
	Collecte du Camp.....	492,50
	Fête des Sapeurs et Artilleurs	130,00
	Don du Centre d'accueil	80,00
	Don de la Bibliothèque	100,00
	Collecte des Libérables.....	340,57
	Avoir en Caisse au 30. 11. 1942..	1.004,58

Total..... **5.843,42**

Dépenses :	18 familles reçoivent 30 RM	==	540,00
	10 — — — 40	==	400,00
	9 — — — 50	==	450,00
	Renouvellement de secours :		
	16 familles reçoivent 30 RM	==	480,00
	30 — — — 40	==	1.200,00
	29 — — — 50	==	1.450,00
	5 — — — 60	==	300,00

Total..... **4.820,00**

Avoir en Caisse : **1.023,42.**

Le bilan de nos opérations, depuis nos débuts le 20. 7. 42 au 31. 12. 42, fait ressortir un total de recettes s'élevant à **23.488 marks 86.**

Pendant cette période, et compte tenu de la contribution de l'Oflag V. A., nous avons donc encaissé et réparti plus d'un demi-million de francs. — Cette somme a permis de

soulager bien des misères et tous les donateurs peuvent avoir la fierté de leur générosité.

Le Bureau se fait par ailleurs un plaisir de signaler quelques-unes des généreuses initiatives qui furent prises à l'occasion des Fêtes de Noël :

Nos camarades de la Rédaction d'ESPOIR, au cours d'un spectacle au Camp, ont vendu aux enchères 24 numéros spéciaux du journal et le produit de cette vente a dépassé 1.000 marks.

Le Kommando 7.148 nous a adressé 548 marks ; le Kommando 7.621 (15 hommes) avait organisé une fête avec le Kommando voisin et nous mandata de la somme de 100 marks ; le Kommando 7.203 envoie le bénéfice d'une tombola, soit 80 marks. — Nous remercions ces camarades de même que les anonymes, de leur précieuse activité.

Un relevé des secours alloués pendant l'exercice 1942 a été adressé à chaque Kommando pour ce qui le concerne ; à partir du 1^{er} janvier, la notification sera adressée au fur et à mesure, vers le 20 de chaque mois.

Et pour terminer, nous vous informons que notre camarade Guénon, libéré au bénéfice de l'âge, a été remplacé à la date du 16. 1. 1943 par notre excellent camarade Eugène Goepp, qui est employé dans le même Service que son prédécesseur.

Le Bureau.

Nota. — Voulez-vous noter que le Service des Devises demande à ce que les envois de fonds soient arrondis au mark (ne plus envoyer de pfennigs). — En outre, il serait plus expédient de joindre les sommes à verser aux titres « Insignes » et « Espoir » au montant de la collecte ; il suffira de nous signaler le fait.

LE ROCHER SUR LE CHEMIN

Un homme, qui voyageait dans la montagne, trouva sur son chemin un énorme rocher qui obstruait tout le sentier. Il essaya de le rouler dans le précipice, mais il ne put pas, et de découragement, s'assit sur le talus.

Un second voyageur arriva, qui, lui aussi, essaya d'ébranler l'énorme masse, mais, lui non plus, ne le put pas, et, de colère, se mit à proférer des récriminations contre ceux qui devaient tenir le chemin en état.

Un troisième voyageur survint, qui, comme les autres, essaya et ne put rien.

Alors, se tournant vers les deux autres, il leur dit : « Amis, il ne sert à rien de se décourager devant le destin, ni de récriminer contre les hommes. C'est à nous de lutter. Venez, unissons nos forces : à nous trois, nous roulerons cette pierre. »

Les deux autres se laissèrent persuader... et, à trois, ils firent ce qu'un seul n'avait pu : ils précipitèrent le rocher en bas, et continuèrent leur route...

Ceci est une parabole...

Sur le chemin de la vie, les hommes rencontrent des difficultés, plus ou moins ; nous, les prisonniers, plus que d'autres ; vous les connaissez : il en est une, angoissante, celle de la famille, qui, pour manger son pain quotidien, a besoin du travail de son chef.

Chacun essaye de se tirer d'affaire tout seul : il envoie de l'argent aux siens.

Quelquefois, il ne le peut pas, ou pas assez : alors il se décourage.

Ou bien il se laisse aller en plaintes amères contre la rigueur du destin, ou contre le gouvernement responsable.

Le mieux, n'est-il pas de s'unir et de s'entr'aider ?

C'est le but de l'« Œuvre Française d'Assistance aux Familles de Prisonniers », qui, chaque mois, demande votre aide de quelques pfennigs. Accumulés, ils font une somme énorme d'argent, qui tirera d'affaire les familles que des circonstances imprévues ont jetées dans l'embarras. Ce peut être votre tour un jour.

L'union fait la force...

Il faut s'entr'aider... C'est la loi de la nature.

J'ajoute, puisque je suis prêtre, que la nature a été créée par Dieu, et que Dieu lui-même veut l'union et l'entr'aide.

Mais ici je m'arrête, car ceci pourrait être le début d'un sermon, et j'en viendrais à bien d'autres paraboles...

Abbé G. GIRARD.



LAUNAY

André Darchis, Chef de Camp, et notre Homme de Confiance
Antony Payrau, vus par Michel Launay.

LA PAGE DE L'AUMONIER

VOS FEMMES . . .

par l'Abbé G. GIRARD, Aumônier du Stalag.

Elles attendent...
Elles vous attendent...
Dans la fidélité d'un cœur qui se souvient...
Dans l'impatience d'un cœur qui désire...
Dans l'inquiétude d'un cœur qui craint...
Joyeuses, quand un indice leur permet d'espérer...
Tristes, quand un événement ferme ou repousse l'espoir...

Lorsqu'elles sont seules à la maison, dans leur appartement, elles souffrent de l'immensité de ces pièces que ne peuple plus la présence chère...; elles s'attardent devant la photographie de l'exilé et lui parlent, comme s'il était là...; si elles ont le bonheur d'avoir des enfants, elles se plaisent à rechercher sur leurs visages neufs les traits de l'aimé ou parlent à ces petits de leur papa qui est loin, mais qui reviendra un jour...

Hors de chez elles, elles ressentent parfois au cœur, à la vue d'autres jeunes bonheurs, une secrète jalousie qui les mord; elles recherchent la compagnie de celles qui, comme elles, peuvent parler de leur prisonnier et dont l'amitié loyale pourra leur apporter de la consolation; elles se réunissent en groupes d'entraide qui rendront plus facile la confection et l'envoi du cher colis...

Courageuses cependant, elles ont la coquetterie de se tenir toujours prêtes à recevoir celui qui, à tout instant, peut revenir...

Et vous ?
Attendez-vous ?

Est-ce que le découragement n'a pas tué en vous le désir d'un prochain renouveau d'amour ? Est-ce que l'accoutumance n'a pas jeté sur votre cœur le triste voile de l'oubli ? Est-ce que d'autres soucis amoureux n'ont pas remplacé l'affection légitime ?

Ah ! je vous le demande ! Au nom de celles qui là-bas vous attendent ; vivez-vous, vous aussi, d'une vie qui attende ?

Soyez, comme elles, fidèles au passé !

Soyez, comme elles, impatients de l'avenir !

Souffrez, comme elles, de l'unique absence; tenez, chaque jour, votre colloque silencieux avec la photographie bien-aimée; interdisez la porte de votre cœur aux silhouettes étrangères qui voudraient la forcer; que la conversation écrite de votre lettre hebdomadaire soit l'heure délicieuse de la semaine, que vous désirez et dont vous vivez...

Comme elles, soyez prêts, à tout instant, à les retrouver.

Et si ne pas oublier est une source de souffrance, soyez sûrs que votre souffrance actuelle, si elle est un sacrifice consenti, vous prépare pour le jour de la rencontre et pour tous ceux qui suivront, un bonheur d'une qualité et d'une noblesse qui vous comblera.

Hélas ! j'en sais chez qui un soupçon mortel a jeté son venin, et quand je leur dis « qu'elles » attendent, ils me répondent par un amer sourire.

Ceux-là, je les supplie d'abord de ne pas admettre facilement dans leur esprit le soupçon douloureux; le malheur rend facilement injuste. Conservons jusqu'au bout notre santé cérébrale et notre lucidité.

Puis, si par malheur ils peuvent citer des faits certains, je les supplie encore de ne pas se laisser aller aux décisions suprêmes.

Pitié pour ce qui n'est peut-être qu'une faiblesse ! Elles sont parfois bien seules, là-bas, ces pauvres femmes ! la vie leur est parfois bien dure ! les amitiés se font parfois si tentatrices ! et de criminels séducteurs, profitant de votre absence pour attaquer votre bonheur, sont parfois si audacieux !

Ah ! ce n'est pas moi, prêtre, qui voudrais faire passer l'infidélité pour une bagatelle ou une fatalité; mais je suis aussi le disciple de Celui qui, un jour, s'est permis de dire à des hommes prêts à lapider une femme adultère : « Que celui qui n'a jamais péché lui jette la première pierre ! »

Oui, ô hommes, qui vous plaignez d'une infidélité, avez-vous toujours été parfaitement fidèles ?

Et si, vraiment, vous pouvez vous rendre le témoignage d'avoir été tels et de ne pas mériter ce qui vous arrive, je vous le demande: qu'y a-t-il de plus sage, ou bien d'achever votre malheur, en abattant définitivement votre bonheur menacé, ou bien de chercher à arrêter sa chute totale et même de le relever de ses ruines ?

Il y a rarement, à condition qu'on le veuille, des malheurs irréparables.

Ce qui les rend tels, c'est l'orgueil, car, blessé par l'humiliation, on ne veut pas faire les premiers pas du retour, et c'est l'égoïsme, car instinctivement on fuit la souffrance et l'on est avide de plaisir immédiat.

Mais je vous assure que, lorsqu'on aime d'un amour véritable, je veux dire lorsqu'on aime non pas tant soi-même que l'autre, dans ce cas on n'a pas peur de souffrir quelque chose

pour ce qu'on aime et même de sa part; car on cherche avant tout à être heureux par la personne aimée et pour elle, je veux dire pour la rendre elle-même heureuse.

D'ailleurs, l'amour retrouvé et restauré peut être, dans bien des cas, plus fort et plus vrai que l'amour encore intact et naif.

En vous parlant ainsi, moi, un prêtre, du sacrifice qu'exige dans l'amour conjugal, l'attente fidèle ou le pardon généreux, je puis sembler en parler à mon aise.

Sachez pourtant que le prêtre a appris par expérience, lui qui a renoncé à un amour charnel et unique, en vue d'un amour spirituel et universel, que le sacrifice est toujours la source, la preuve et la loi de l'amour véritable.

MESSAGE AUX PROTESTANTS

Comme un rayon d'or filtre tout à coup à travers les nuages épais, cette parole: « Consolés, consolez mon peuple ! » (Esaïe 40:1) s'est fait entendre, une fois, dans des circonstances qui ne sont pas sans analogie avec les nôtres.

C'était au sixième siècle avant notre ère, un jeune homme de génie qui n'est autre que le second Esaïe, l'auteur des chapitres XL et LXXI du livre d'Esaïe, lança cet appel divin avec la résolution du pilote qui, sans prévenir, tire à fond sur la barre du gouvernail. En ce temps-là, la captivité de Babylone battait son plein. Israël subissait la domination chaldéenne. Des années de relâchement moral et religieux, d'idolâtrie, de divisions, avaient abouti à ce double résultat: l'exil des uns, l'asservissement des autres. La nation était morte.

Or, tandis que le prophète Ezéchiel qui se trouvait avec les captifs, prévoyait le retour à la vie des ossements desséchés, voilà que, presque au même instant, sur le sol natal Esaïe II, saisi par le Saint-Esprit, entreprenait son ministère de consolation. Dans l'attente de la rentrée des prisonniers, il voulait frayer la voie à un autre ordre de choses. Il fallait, selon lui, en dépit des ruines et des séparations persistantes, lutter contre l'abattement national, cesser de ne contempler que les motifs de tristesse, apaiser aussi l'agitation, la malveillance et l'envie qui, sous l'empire du désespoir, dressent des frères contre leurs frères.

Il est sûr (personne ne le contestera) qu'on ne gagne rien à mettre sur les blessures le sel des Jérémias et des récriminations. Jésus ne déclare-t-il pas que « personne ne peut, par son souci, ajouter une coudée à sa taille » ? Pourquoi dès lors ne comprenons-nous pas qu'il est temps de nous vouer, nous aussi, à une entreprise consolante ? J'admets qu'à certains égards notre beau pays de France fasse preuve de dignité et de courage par ces temps douloureux. Mais néanmoins il y a encore, entre nous, trop de rivalités et de jalousies. Que de mots acerbes sont échangés par des gens que de pénibles nécessités communes devraient unir ! Et des chrétiens se laissent saisir par l'ambiance. Il arrive trop souvent, hélas, qu'on en trouve en train d'accréditer des calomnies, de porter sur une catégorie de leurs prochains des jugements hâtifs, méchants, et par conséquent d'aviver de ce fait une nervosité préjudiciable au support mutuel d'un fardeau dont chacun, pourtant, a sa bonne part...

Le disciple de Celui qui ordonne: « Aimez-vous les uns les autres » a un rôle à remplir: éteindre les passions, calmer les alarmes, préférer et préconiser ce qui est juste plutôt que ce qui est, comme on dit, intéressant. Mais là ne se borne pas notre tâche. Pour un chrétien, le champ de travail est vaste, sans limites. Si le croyant est résolu, à l'image de son Divin Chef, à se souvenir qu'il ne s'appartient pas à lui-même, il trouvera toujours sur son chemin une âme à consoler, un cœur brisé à réparer, un être à sauver de la nuit qui l'environne.

Oh, je sais bien que l'obsession des problèmes matériels dans les camps est si grande qu'on objectera: « Que voulez-vous que j'apporte à des malheureux qui auraient besoin de ce que je ne peux pas leur procurer ? » ou bien « Qu'est-ce qu'un peu de sympathie pour des gens qui ne seraient consolés que par la fin des événements dont je ne suis pas le maître ? » Si l'on raisonne de la sorte, on ne démontre qu'une chose: c'est qu'on n'a jamais pratiqué l'amour fraternel. Il y a dans le livre de Job, au chapitre XXIX, un verset splendide. Le patriarche signale en passant la façon simple et amicale dont il usait pour sympathiser avec les petits comme avec les grands de ce monde sans préjudice du secours qu'il leur apportait directement... « Je leur souriais (dit-il) quand ils perdaient courage. »

La manière la plus féconde d'aider son prochain, à l'époque où nous sommes, est de consoler au nom du Dieu d'amour, au nom de l'Espérance qui est en Christ, c'est peut-être d'apprendre à sourire avec affection à ceux qui perdent courage, pour leur insuffler, s'il plaît à Dieu, un peu de notre paix et de notre foi.

J. LERAT

Aumônier protestant.

Notes sur la Nouvelle Politique Financière

par M. GUENON

Il faut remarquer tout de suite que la stabilité des prix a été remarquable, eu égard à l'ampleur que n'aurait pas manqué d'atteindre leur hausse s'ils avaient été livrés à eux-mêmes.

Ici nous abordons le point capital de la situation financière de notre pays, et en même temps son point le plus délicat.

Point capital parce que, si les prix se maintiennent dans une limite raisonnable, tout est sauvé, sinon tout est perdu. Point particulièrement délicat, parce que combattre la hausse des prix que toutes les forces économiques et financières tendent à provoquer, c'est à la fois défier le diable et braver l'impopularité, en imposant à ceux qui l'on prétend sauver contre eux-mêmes des réglementations dont ils ressentent surtout les tracasseries et dont ils sous-estiment peut-être la nécessité.

Ce qui frappe d'abord, c'est l'abondance des textes, circulaires, jugements, décisions venus se greffer sur la loi du 21 octobre 1940 qui constitue la Charte des prix.

Ce qui frappe ensuite, c'est la complexité de la procédure de fixation des prix et sa lenteur.

Ce qui frappe enfin, ce n'est pas tant la sévérité des sanctions que la multitude des fraudeurs qui y échappent.

Sur ces divers incon vénients, on peut épiloguer à longueur de journée. Posons seulement deux questions :

1° Quel est le but profond de la réglementation des prix ?

2° Que se passerait-il si les prix étaient livrés à eux-mêmes ?

Que se passerait-il si les prix étaient livrés à eux-mêmes ? Ne vaudrait-il pas mieux les laisser se fixer au niveau correspondant à la fois au volume des moyens de paiement et à la quantité de richesse disponible ? L'appauvrissement est, en effet, quelque chose d'inéluctable. Mais la question est de savoir comment et par qui cet appauvrissement sera supporté.

La réglementation des prix vise à maintenir le niveau des prix existant à la veille de la guerre, elle s'efforce de conserver à la masse de la population des conditions d'existence non pas aisées, mais simplement possibles. En face du triplement des moyens monétaires et d'une production réduite dans une mesure catastrophique, il s'agissait d'empêcher ces deux phénomènes simultanés de conjuguer leurs effets. D'où le principe du blocage des prix.

Abandonnée à elle-même, la hausse des prix n'eût pas tardé à devancer l'accroissement de la circulation monétaire. Les conséquences eussent été les mêmes que celles d'une exportation massive de capitaux.

Au surplus, à l'encontre de ce qui se passe en régime de prix contrôlés où elle affecte surtout les articles de luxe dont le prix est laissé libre, la hausse se fût concentrée sur les articles de première nécessité, simplement parce que ce sont ceux dont le besoin est le plus pressant, parce qu'il est impossible de s'en passer. La liberté laissée aux prix eût consacré le plus monstrueux des privilèges : celui qui réserve aux riches non plus le superflu, mais l'indispensable. Il n'est pas besoin d'insister.

Toute politique des prix évoque nécessairement une théorie de la valeur des choses. L'économie politique nous en propose deux :

Une qui fonde la valeur sur le coût de production ou, si l'on veut, sur le prix de revient ;

L'autre sur l'utilité de l'objet.

L'une met l'accent sur le producteur, l'autre insiste sur le consommateur.

Elle cite l'exemple du voyageur perdu dans le désert et qui donnerait sa fortune pour un verre d'eau, alors que le même verre d'eau est, sous nos climats, pratiquement sans valeur.

La législation des prix se réfère évidemment à la première théorie, puisqu'elle admet comme seuls chefs de hausse valables, ceux dont le producteur peut justifier. Si donc cette théorie était exacte, la cause des prix serait gagnée.

Malheureusement il y a le marché noir. Or les prix des produits qui se négocient au marché noir n'ont absolument aucun rapport avec le coût initial de ces mêmes produits.

On comprend maintenant pourquoi la politique des prix est la clé de voûte de toutes les finances françaises et pourquoi

le gouvernement est obligé d'appliquer des mesures sévères pour éviter la misère, la famine des uns, et l'enrichissement scandaleux d'une minorité.

Du maintien des prix dépendent donc :

Pour chacun des Français de trouver son minimum vital ;

Pour l'Etat la possibilité d'emprunter, c'est-à-dire de faire face à ses charges ;

Pour le franc de rester une monnaie digne de ce nom, c'est-à-dire de conserver un pouvoir d'achat réduit, mais incontestable sinon incontesté. (Fin)

La Joie des Hommes

Je lisais dernièrement qu'un metteur en scène a cru devoir découper « Le Maître de Forges » en tableaux successifs, selon la méthode Baty-Pitoeff. J'imagine un résultat du plus curieux effet ! En effet, ce qu'on obtient avec « La Mouette » ou « Madame Bovary » ne peut fournir avec l'œuvre d'Ohnet qu'un découpage sans vie, sans âme. Pour créer, il est indispensable de s'appuyer sur une matière solide ! Or, le théâtre a été créé d'abord pour la joie des Dieux, puis plus tard, il a grandi pour la joie des hommes. De même que le héros à une certaine minute participe corps et âme à l'idée de grandeur, de même les spectateurs d'un culte dramatique, après avoir été déchargés de leurs soucis, doivent se fondre dans un être collectif. S'étant oubliés eux-mêmes, ils seront aux portes de la joie, mais ils ne devront pas s'en écarter.

L'époque n'appartient pas toujours aux dieux. Lorsque sur scène les hommes tourment leurs manies en dérision, il leur faut un goût très sûr, très averti pour ne pas tomber dans le ridicule. Ce qu'a réussi Molière n'est pas à la portée du premier venu. Les maris trompés ont cela de commun avec les dieux, qu'ils sont d'aspect débonnaire, avec aux lèvres un sourire bon enfant !

Mais je crois qu'on se fatigue même des dieux ! Je ne parlerai point de certaines comédies à succès de ces dernières années, dont le titre relève... de la main paternelle...

L'élément poétique peut envelopper une œuvre, à condition de ne pas la submerger. A force de baigner dans l'irréel on finit par perdre respiration. La mort par asphyxie n'est pas une fin !

Shakespeare a réussi ce tour de force de faire parler des personnages, non comme il lui aurait plu de les faire parler, mais justement comme ils devaient s'exprimer.

L'un des secrets du théâtre ne doit-il pas être de faire évoluer des êtres de chair dans un climat voulu, adapté à leurs sentiments.

On recherchera les éléments qui mettront en valeur, de même que les costumes seront appropriés à l'atmosphère. J'ai sous les yeux un décor très simple de Cocteau pour Antigone. Un décor noir et gris. Les tentures, à condition d'avoir une scène assez vaste, remplaceront avantageusement les salons à dorures, les intérieurs prétentieux. On étudiera minutieusement le geste de l'acteur. Le temps d'un déplacement sera mis en valeur par le comédien redevenu soudain statique. Les éclairages s'efforceront de mettre en relief le personnage. Jouer avec son visage, jouer avec ses mains, jouer avec une pièce de monnaie, pour l'acteur tout est prétexte à jouer, et les silences devront être si expressifs que les spectateurs éprouveront délivrance ou angoisse.

Un jeu magnifique où l'homme cherche son rêve. Le rideau baissé, le spectateur s'emploiera à rejoindre le personnage auquel il s'est identifié, mais qu'il n'atteindra jamais.

Stanislawsky, dans le genre de l'école réaliste, s'était appliqué à reproduire, par exemple, les accessoires des intérieurs rustiques du « Voiturier Henshel », la pièce de Gerhard Hauptmann que l'Odéon doit reprendre prochainement.

Trop de précision, à mon sens, ramène l'homme à la réalité, alors qu'on a demandé au théâtre de se tenir à mi-chemin du rêve et de la réalité.

Treplev, le héros romantique de la « Mouette », n'a pas raison quand il dit : « Il faut imaginer la vie telle qu'elle apparaît dans les rêves », mais nous pouvons l'approuver quand il affirme : « Au théâtre, il faut des formes nouvelles ». Nous travaillerons dans ce sens. La vie teintée de rêve — grâce aux éclairages, grâce aux décors, grâce à une plastique du jeu.

Une musique qu'on obtiendra plus sûrement qu'avec le meilleur orchestre du monde, parce que le cœur humain a des résonances, des demi-teintes qu'il suffit de rendre perceptibles aux foules pour les émouvoir, les enthousiasmer, les porter aux plus hauts sommets du Vrai, du Beau.

Je pense à Georges Pitoeff, mort pendant cette guerre...

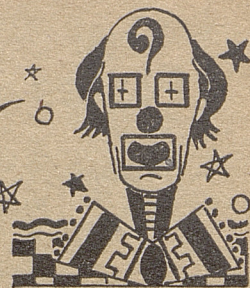
Je pense à Ludmilla qui continue... à Ludmilla que nous écoutions avec ferveur parce qu'elle nous amenait à cet instant où la vie n'est plus qu'un cri d'amour et de foi...

Le théâtre actuel cherche à se dégager de certaines formules ! Pour trouver la grandeur, il suffit quelquefois de se pencher sur la simplicité ! C'est justement le secret des dieux !

Serge MABIRE.



Spectacles



SUR MON AGENDA

Dimanche 17 janvier. — L'orchestre Della-Greca présente le *Zazou-Circus*. Un spectacle original, équilibré, réussi ; trois heures d'oubli et de saine gaité, soutenues par une musique appropriée. Le décor est simple, mais la piste est adroitement suggérée. Après la parade d'usage, nous entrons dans le jeu. Présenté par **Emery** qui est vraiment à l'aise dans la peau de M. Loyal, le programme copieux et truffé de pitreries se déroule sans heurts, sous le regard stylé des deux garçons de piste, **Girardin** et **Bonnain**. — **Louche** présente tout d'abord « Jules II », un cheval trop poli pour être honnête ; c'est de la haute école. Au fait, c'était peut-être un âne?... Peu importe ! âne ou cheval, Jules II a ouvert joyeusement la séance. — Le contorsionniste **Ferey** a du métier, c'est certain. Bras et jambes, tête et tronc, voilà qui permet toutes les combinaisons ; ajoutez deux ou trois anneaux et brassez bien... servez frais : c'est Ferey qui salue... Les médecins, un moment inquiets, sont maintenant rassérénés. Trapèze ? Pourquoi pas ? Tout n'est qu'illusion. — **Bocabarteille** présente alors « Pignette », la poupée ventriloque qui met la salle en joie par ses à-propos caustiques. Tout s'éteint. Est-ce une panne ? Dans l'ombre, un double faisceau mauve et or vient caresser les muscles saillants de deux gladiateurs (**Brisou** et **Collet**) : jeu de cirque. — Petit ballet... voici **Pisier-Frigolo** ; il présente entre autres bonnes choses et avec une remarquable souplesse, une genèse fantaisiste des danses célèbres : c'est sobre et goûté. **André Huguin** en Fakir Ki-Ki-Man, tient la piste avec aisance pendant plus d'une demi-heure ; ses expériences sont intéressantes et habilement conduites. Une remarque amusante : certains spectateurs croient au prodige quand le tour est réussi, mais ils demeurent volontiers incrédules devant les phénomènes d'hypnose... On peut vraiment dire que « l'illusion » est complète ! Le spectacle se termine en clowneries. **Ferey, Douady** et **Della-Greca** sont excellents. Le clair de lune facétieux, la bouteille magique ou le miroir sans tain et sans glace, tous ces numéros pourtant connus du public, ont un gros succès. On rit, c'est irrésistible ; et l'on rit parce que ces clowns improvisés ont un réel talent ; car il est très difficile de faire rire. Et Della-Greca, pour ne citer que lui, possède une souplesse étonnante qui semble se moquer éperdument de la quarantaine qui approche... Un regret, les deux Paillasses (**Bouyer-Launay**) n'ont fait que de trop brèves apparitions.

Dimanche 24 janvier. — L'orchestre est en tournée. Au théâtre du Camp, **Roger Marie** a été un « Poil de Carotte » émouvant. Entouré de **Lagraulet, Bonavia** et **Bergues**, il a réussi à rendre sympathique ce vieux succès de l'Ambigu. Adroitement remaniée, cette pièce déjà ancienne, a été bien interprétée. « Soir » est un acte délicieux de Paul Vialar. Un vieux monsieur, une vieille dame... C'est le soir, dans le jardin du Luxembourg. C'est aussi le soir de la vie, un soir nuancé de confidences, un soir de souvenirs qui s'échangent, se pénètrent et qui s'estompent au bon moment... La rentrée de **Boucot** et de **Poullain**, qui ont joué ce petit acte avec beaucoup de talent, a été chaleureusement applaudie.

Dimanche 7 février. — « Le Grillon du Foyer ». C'est une histoire simple et naïve, un conte de Noël XIX^e siècle, mais le conte de Dickens est trop connu pour qu'on le relate ici. En général, une bonne interprétation des rôles. Signalons tout d'abord **Roger Gras** qui a mis l'ouvrage en scène et a été Caleb vrai, dépouillé d'effets faciles et larmoyants, sincère et émouvant. **Charles Bergues**, le jeune aveugle, a réalisé une excellente composition ; la voix, encore un peu monocorde de temps en temps, a de bonnes inflexions ; le jeu est simple mais féminin. Voici un autre rôle : John, le voiturier, et sa femme Dot. Dans le rôle de John, **Christian Dejeante** a eu un succès mérité ; malgré quelques attitudes peut-être un peu dramatiques et qui semblaient ne pas convenir au climat de la pièce, il a bien campé son personnage. **Georges Nicolas** avait un rôle écrasant. Malgré quelques petites maladresses

bien excusables et une certaine contraction du visage qu'il corrigera facilement, il a vaillamment porté la pièce en présentant pour un coup d'essai, une jolie Dot très primesautière, très enfant et très sympathique. Regrettons qu'un départ malencontreux l'ait obligé à nous quitter. Faut-il reprocher à **Serge Mabire** de n'avoir pas réussi à nous rendre antipathique le vieux propriétaire Tackleton ? Il est certain que Mabire a une bonne connaissance de la scène et qu'il y évolue avec aisance et distinction. Si Mabire était à l'aise, **Jean Manuel** n'y était pas. Les rôles d'amoureux séduisant ne semblent guère lui convenir ; mais je sais aussi qu'on peut compter sur son évidente bonne volonté. Signalons pour terminer la distribution, les rôles de Mistress Friedling et de sa fille, bien tenus par **Finot** et **Bigard**.



Caleb
Dot
Tackleton

L'orchestre **Della-Greca** assurait l'exécution, malheureusement incomplète, de la musique de scène écrite par Massenet, et la chorale (direction **Richefeu**) interpréta un vieux Noël populaire qui remplaça assez bien le Noël de Werther. — En terminant nous tenons à exprimer nos remerciements à tous ceux qui ont monté ce spectacle, metteur en scène et acteurs ainsi qu'aux costumiers **Millot** et **Bertrand**, pour leurs costumes, leurs chapeaux et leurs poupées ; enfin à nos camarades **Riou** et **Dubois** et les **M.A.G.** bien connus pour leur inlassable dévouement.
Maurice RIVOLIER.

Hérédité

par le Docteur H. POUZOLS

La connaissance des lois de l'hérédité est d'une importance primordiale, à une époque sociale comme la nôtre, où l'on s'efforce dans tous les pays d'élever le niveau sanitaire des collectivités nationales et d'en obtenir au maximum le développement harmonieux. Nous avons essayé de faire le point des connaissances actuelles, acceptant pour vrai ce qui est admis par la majorité des généticiens.

Les premières études ont paru en 1865, en même temps en Allemagne par Mendel et en France par Naudin, portant sur le règne végétal. Alors que Naudin s'efforçait de percevoir le mécanisme intime de l'hérédité, Mendel en exprimait les grandes lois sous une forme mathématique (lois mendéliennes).

Chaque caractère héréditaire est contenu en puissance dans certaines particules du noyau cellulaire appelé « gènes ». La conglomération de plusieurs d'entre eux formant un « chromosome ». Il existe chez l'homme vingt-quatre paires ou couples de chromosomes (la vingt-quatrième paire portant le sexe). Lors de la fécondation, vingt-quatre chromosomes du père s'unissent à vingt-quatre de la mère, reconstituant ainsi à l'enfant 24 paires de chromosomes.

Du caractère transmis par le père et de celui transmis par la mère, lequel l'emportera ? Le plus fort, on dit le « dominant », le plus faible étant appelé « récessif ». Prenons un exemple. De l'union d'un père aux yeux noirs à une mère aux yeux bleus ou inversement, naîtront des enfants aux yeux noirs (noir est dominant). Supposons un autre enfant né dans les mêmes conditions. De leur union naîtront des enfants dont les trois quarts auront les yeux noirs : un quart noir pur (2 chromosomes noirs), deux quarts noirs hybrides (1 chromosome noir, un chromosome bleu), un quart bleu pur (2 chromosomes bleus).

Et l'on se rendra compte facilement que :

- un père aux yeux noirs hybride (1 chromosome noir et 1 chromosome bleu) et une mère aux yeux bleus (2 chromosomes bleus obligatoirement, car récessif) auront des enfants dont la moitié aura des yeux noirs (hybrides), la moitié des yeux bleus ;
- un père et une mère aux yeux bleus, auront des enfants tous aux yeux bleus.

C'est Mendel qui a rendu compte, dans ses lois, de cette séparation (on dit ségrégation) à la deuxième génération, des caractères paternels et maternels, lorsque ceux-ci sont différents.

Comme l'accouplement des chromosomes paternels et des chromosomes maternels obéit aux lois du hasard, il importe d'expérimenter sur le plus grand nombre possible de descendants pour pouvoir chiffrer aussi exactement que possible les résultats. C'est facile dans le règne végétal (Mendel a étudié le pois) ou animal (Morgan, aux E.-U., a étudié la mouche du vinaigre :

drosophile). Dans le genre humain, on se heurte à de nombreuses difficultés dont la principale est le petit nombre d'enfants ; en plus, le nombre élevé de chromosomes (la mouche drosophile n'a que quatre paires chromosomiques) ; l'impossibilité de l'union dirigée ; la dispersion des membres d'une même famille ; la longueur de la vie humaine (une année humaine correspondant *grosso modo* à un jour de mouche) ; la parenté légale peut être différente de la parenté biologique, etc. ; d'où difficulté dans l'interprétation des résultats et prudence à apporter dans les mesures à appliquer.

*

Si certaines particularités héréditaires apparaissent quelque soit le milieu dans lequel vit l'individu, d'autres par contre peuvent n'apparaître que dans certaines conditions déterminées alors qu'elles restent masquées dans d'autres. Ainsi, certaines races de mouches ont des ailes atrophiées à la température ordinaire et des ailes longues lorsqu'elles sont élevées à une température supérieure à 31°. Et, fait très intéressant, si l'on élève plusieurs générations de suite à plus de 31° (donc ailes longues) et les suivantes à la température ordinaire, le caractère ailes atrophiées reparait.

Ainsi donc, la mouche à ailes atrophiées a acquis du fait de son élevage à une température supérieure à 31°, des ailes longues ; mais ce caractère « acquis » n'est pas transmissible héréditairement. Ce qui conduit à conclure :

- les chromosomes sont inaltérables ;
- ils portent non un caractère à proprement parler, mais des « possibilités » de caractères. Possibilités qui se révéleront ou non, suivant le milieu dans lequel vivra l'être porteur de ces chromosomes.

L'inaltérabilité des chromosomes se retrouve aussi chez l'homme : la circoncision chez les Juifs et les Musulmans, l'extraction des incisives chez certaines peuplades sauvages, la castration unilatérale chez les Hottentots, toutes ces mutilations ne se retrouvent à aucun degré dans leur descendance.

Un fait montre encore l'influence du milieu sur le développement des possibilités incluses dans le chromosome : la différence considérable entre les reines d'abeilles tient uniquement à la différence de nutrition des larves dont elles sont toutes issues : la reine reçoit un mélange de chyle dégorgé et de salive sécrétée par les abeilles nourrisseuses, alors que les ouvrières ne reçoivent qu'un mélange grossier de pollen et de miel. Les abeilles semblent avoir résolu depuis longtemps les mystères de l'hérédité, alors que nous n'en sommes encore qu'aux balbutiements ; ce qui doit nous inciter à une prudence modeste, en même temps qu'à l'espérance... (à suivre)

L'Orchestre du Stalag en Tournée

Depuis très longtemps, nos artistes et musiciens désiraient apporter à nos camarades des Kommandos la joie d'entendre une pièce bien française et des airs de chez nous. Au début de janvier, le succès vint enfin couronner nos efforts, et depuis, chaque dimanche, entre cinq et six heures du matin, peut-on voir le camion de la Croix-Rouge, que notre sympathique et jovial Normand Lebidois conduit de main de maître, franchir les grilles du Camp d'Offenburg.

La Troupe théâtrale a rivalisé d'ardeur avec l'orchestre pour étudier et mettre au point des spectacles qui vous rappelleront les heures agréables d'autrefois.

Par suite de circonstances indépendantes de ma volonté, je n'ai pu emmener les musiciens, aussi nos acteurs sont-ils impatients d'aller jusqu'à vous pour vous présenter un désopilant « Bichon ».

Plaiguez votre Homme de confiance, mes amis ! Pris entre les Muses et la Musique, il se voit en grand danger d'être écartelé !

Cette émulation, mes camarades, vous démontre qu'il existe au Stalag des équipes, formées de gens dévoués, dont l'unique souci est de vous être utiles ; travaillant pour vous, dans le silence sans doute, mais efficacement, avec une foi profonde et la conviction inébranlable qu'en agissant ainsi ils remplissent un devoir fraternel, en même temps qu'ils obéissent aux ordres de notre Chef vénéré.

J'en appelle au témoignage de ceux que le Centre d'Accueil a réconforté, que les délégués de provinces et de régiments ont « remonté », à ceux que nos artistes ont égayé, que le C.I.N. a renseigné, éclairé, à ceux enfin que les aumôniers ont consolé.

Combien vous seriez surpris, vous qui peut-être dénigrez votre Stalag sans le connaître, d'entendre les camarades venus d'autres Stalags exprimer leur contentement de la réception qui leur est réservée. Les organismes officiels et privés rivalisent d'ardeur pour adoucir la vie des camarades de passage.

Pour joindre ceux qui ne pouvaient venir jusqu'à nous, nous avons cherché à franchir les obstacles qui nous séparaient d'eux, nous leur avons délégué nos meilleurs ambassadeurs : nos artistes !

A vous, que nous avons déjà visité, je dis « Bon souvenir ».

A vous, qui nous attendez encore, je vous dis « A bientôt, mes camarades ».

Antony PAYRAU.

Dimanche 24 janvier, première sortie de l'orchestre du Stalag VC. Ceci, chers camarades, représente le couronnement de longs efforts dont le mérite revient à notre ami Payrau, Homme de Confiance du Stalag.

A 6 h. 30, les portes du Camp s'ouvraient toutes grandes pour donner passage à notre camion. Après une demi-heure de route, l'aube faisait son apparition et nous livrait un paysage auquel nos yeux n'étaient plus habitués depuis bien des mois. A 9 heures, nous arrivions à Durlach, où nous devions jouer dans un cinéma.

Les actualités terminées, l'orchestre attaquait une fantaisie sur l'opérette « No, No, Nanette » ainsi que d'autres airs bien connus. La joie fut grande pour tous. Nous nous remettons en route pour Karlsruhe, où là, nous donnions notre séance dans une grande usine. Nous étions reçus d'une façon très amicale par l'Homme de Confiance du Kommando 5561 qui avait aménagé une très belle scène dans le réfectoire. Notre programme était des plus variés, musique bien française rappelant à chacun un moment des beaux jours passés, solo de violon, de violoncelle, chansonnier, chanteur à voix, tours d'illusionniste, et pour terminer cette belle manifestation, la « Marche du Maréchal » que chacun écoutait au garde-à-vous.

L'émotion est grande de retrouver des camarades français ; la poignée de mains que l'on échange est solide et pleine d'une confiance nouvelle, c'est déjà la France de demain. Cette première sortie de l'orchestre nous restera gravée dans la mémoire.

Chers camarades des autres Kommandos, patience ! votre tour approche, et nous nous réjouissons à l'avance du plaisir que nous pourrions vous procurer.

R. DELLA-GRECA

·Chef d'orchestre.

A NOS LECTEURS

Nous nous excusons auprès de nos lecteurs de l'importante erreur qui s'est produite lors de l'impression de notre dernier numéro. Il ne nous fut pas possible de remédier à cet accident technique, mais nos lecteurs auront rectifié d'eux-mêmes en inversant les pages 7 et 4.

« ESPOIR »

La Voix des Kommandos

DU KOMMANDO 6095. — Au nom de ses camarades, Irénée Burone nous écrit: « Lecteur anonyme parmi tant d'autres, je tiens à vous dire le réconfort moral qu'apporte « notre » journal dans un petit Kommando isolé. Il crée l'union entre tous les prisonniers désireux, au retour dans notre chère France, de travailler derrière notre Chef le Maréchal Pétain, au redressement de la Patrie. »

DU KOMMANDO 7143. — L'Homme de Confiance nous signale: « Nous prenons toujours un grand intérêt à lire l'organe de liaison du Stalag, et son arrivée nous cause chaque mois un bien vif plaisir. »

DU KOMMANDO 5041. — D'une belle lettre qui nous est adressée par notre camarade Aumont, nous relevons: « Notre Kommando est bien loin d'Offenburg, et votre journal, au nom si prometteur, est pour nous comme un écho de la vie du camp. Ses différents articles si agréablement présentés, nous apportent un peu de la pensée des camarades dispersés sur le territoire du VC. Tout cela explique notre plaisir quand nous le recevons. »

DES KOMMANDOS 5561 ET 5586. — R. Catrin, Homme de Confiance du Kommando 5561, nous relate dans un compte rendu très complet, l'activité théâtrale de son Kommando, qui en liaison avec le Kommando 5568, a réussi à mettre sur pied des spectacles particulièrement bien conçus; bien qu'en ayant déjà parlé brièvement dans notre précédent numéro, nous extrayons de la lettre de notre ami Catrin le passage suivant: « L'enthousiasme éprouvé par le millier de camarades qui assistèrent à nos spectacles, nous prouve, une fois de plus, que notre devise « Chassons le cafard » est la seule et bonne formule imposée par notre situation actuelle. C'est le but que notre troupe s'est assigné; depuis plus d'un an, avec la collaboration des « Amis de la Joie », neuf représentations diverses ont été données, allant du vaudeville à l'opérette en passant par le spectacle de variétés ou le simple tour de chant. Ces chiffres sont éloquentes par eux-mêmes et donnent la mesure du travail fourni, pendant les heures consacrées au repos, pour offrir à chacun, tous les mois, une journée d'oubli. »

DU KOMMANDO 7128. — Du compte rendu relatant la belle activité artistique et sportive de nos camarades du 7128, nous détachons: « Théâtre et loisirs ont été organisés de telle sorte que presque tous les dimanches ont été agrémentés de manifestations diverses. 1941 a marqué la naissance de nos représentations théâtrales, de nos séances de boxe et de lutte, de nos matches de football. 1942 en a vu le développement intensif.

C'est d'abord, le jour de Noël 1941, « Le Docteur Kanulle », sketch du Casino de Paris, et, coup d'audace qui dénote une ambition légitime et illimitée, « Le Cid » de Corneille.

Successivement nous avons la joie d'applaudir « Dialogue avec mon Ombre » de Bruneau, « Le Gendarme est sans pitié » de

Courteline, « Roncevaux! Roncevaux! » de Max Régner. C'est ainsi que nous arrivons à Pâques; à cette occasion, une grande Revue des Provinces Françaises nous permet de voir défiler sous nos yeux, le Nord, la Bretagne, le Pays Basque, la Provence, les Alpes, Paris...



Plus tard, nous assistons à l'« Asile de Nuit », « Pour cette Femme », « Dénatalité », « Le Retour du Marquis », « Britannicus », « Octave », « Une grave affaire », « Gardien de phare », « Tante Clarisse », « Le Retour du Printemps », « Le Cabanon »; cette dernière pièce nous amène tout naturellement à « Marius » (de M. Pagnol) qui connaît un véritable succès. Une comédie de S. Guitry et quelques sketches nous permettent d'attendre à nouveau Noël où nous applaudissons une bouffonnerie romaine de Goursaud, « Circius ».

A côté du théâtre il y a le sport. Le football connaît un grand succès et des matches nombreux ont été joués durant l'été. Signalons aussi les compétitions de boxe et de lutte durant lesquelles nos camarades ont su nous procurer de délicieux instants de récréation.

